

# LA MÉTAPHORE, LA SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE ET LA SÉMANTIQUE COGNITIVE

Charlotte DILKS  
Université de Stockholm

## SOMMAIRE :

- 1 Introduction
- 2 La métaphore
  - 2.1 La métaphore et ses définitions
  - 2.2 La métaphore dite conceptuelle
  - 2.3 L'isotopie, le thème et la métaphore filée
  - 2.4 Les fonctions de la métaphore dans le texte
- 3 La construction du sens
  - 3.1 Les unités de sens : le sème et le prototype
  - 3.2 Domaines, cadres et schémas images
    - 3.2.1 La dynamique de force
  - 3.3 L'intégration conceptuelle
  - 3.4 Bilan: La construction du sens
- Notes
- Références bibliographiques

**Résumé :** *Ce texte est un extrait de notre thèse de doctorat, qui porte sur les métaphores de guerre dans la prose journalistique. La première partie de cet extrait traite de la métaphore, des différents points de vue sur cette figure, ses formes et ses fonctions. La deuxième partie traite de la construction du sens et des unités de sens, et présentera aussi bien les fondements théoriques que les outils d'analyse.*

## 1 Introduction

L'approche théorique de cette étude est bipartite. Nous nous sommes inspirée de deux courants, à savoir les théories cognitives et la sémantique interprétative. Les théories cognitives sur la langue nous semblent présenter un grand intérêt. Elles ne considèrent pas la langue isolément, mais cherchent à la comprendre à partir de son lien avec nos connaissances du monde et nos facultés d'imagination et d'interprétation. Un énoncé ne peut pas être isolé de son contexte, ni de nos connaissances du monde. La sémantique interprétative approfondit l'analyse, en considérant les indices du contexte linguistique qui contribuent à la création du sens. Le sens naît dans le discours, c'est-à-dire en contexte, mot-clé pour la théorie de l'intégration conceptuelle (cf. Fauconnier & Turner 2002) autant que pour la sémantique interprétative (cf. Rastier 1987). Aussi bien la théorie de l'intégration conceptuelle que la sémantique interprétative mettent l'accent sur le fait que le sens est quelque chose de construit : « en ligne » pour Fauconnier & Turner (2002), en contexte pour Rastier (1987).

## 2 La métaphore

Cette partie commence par une discussion sur la métaphore et sa nature, suivie par des sections traitant respectivement de la métaphore dite conventionnelle, de la métaphore filée, et des fonctions argumentatives de la métaphore.

### 2.1 La métaphore et ses définitions

Il existe une abondance de prises de position et de théories sur la métaphore et ses parties, son fonctionnement et son statut : certaines séparent la métaphore et le sens figuré du sens littéral alors que d'autres ne font pas cette distinction, certaines la considèrent comme un phénomène purement linguistique et d'autres encore comme un phénomène cognitif.

Traditionnellement, la métaphore a été vue comme une comparaison abrégée ou comme une analogie, jouant sur une ressemblance entre deux phénomènes : *A est pour B ce que C est pour D*, comme dans l'exemple d'Aristote : *La coupe est pour Dionysos ce que le bouclier est pour Ares*. Ainsi, on peut, par analogie, appeler la coupe *le bouclier de Dionysos*. La métaphore permet aussi de faire un lien entre deux concepts et de traduire l'un par l'autre, comme dans l'exemple très utilisé : *L'homme est un loup*.

La métaphore nominale implique deux parties qui ont été mises en relation ; dans les exemples cités ci-dessus, nous trouvons respectivement le *bouclier* et *Dionysos*, et *l'homme* et le *loup*. Ces parties ont été désignées de plusieurs manières. *Ténor* et *véhicule* sont des termes de Richards (1979)[1] tandis que Black (1993, p. 27 et suiv.) les appelle *focus* et *foyer (frame)*. Le rapport instauré entre les deux parties de la métaphore a été décrit comme une substitution, une comparaison ou comme une interaction (Black 1993, p. 27). Selon Dumarsais (1730 (1988), p. 135), une métaphore est « une figure par laquelle on transporte [...] la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit ». Il y aurait donc une comparaison par la métaphore. Black (1993, p. 27) lui-même opte pour une interaction entre les deux termes selon leurs traits sémantiques. Pour Villard (1984), comme pour Kleiber (1994, 1999), la métaphore repose sur une incompatibilité entre les deux termes ou une déviance. Plus précisément, Kleiber (1994, p. 36, 54) la définit comme une déviance de catégorisation, et Villard comme une incompatibilité sémantique entre le terme métaphorique et le contexte (1984, p. 35 et suiv.), mais le mécanisme est le même. L'incompatibilité entre certains traits sémantiques est aussi mentionnée par Riegel et al. (1994, p. 123, remarque).

À la différence de la métaphore nominale, la métaphore à pivot verbal, beaucoup moins étudiée[2], met en jeu une structure où le verbe est le terme métaphorisant. Tamine (1978, p. 186) constate qu'elle est souvent une métaphore *in absentia* : le verbe n'est pas en relation avec un autre verbe présent dans l'énoncé, comme dans *Le soldat rugit*. La métaphore verbale est repérable grâce à l'incompatibilité entre le verbe et ses référents, une incompatibilité qui peut se faire soit entre le sujet et le verbe, soit entre le verbe et l'objet direct (Villard 1984, p. 59). Selon nous, l'incompatibilité peut se faire entre le verbe et l'objet indirect aussi, cf. *Il lutte contre ses démons*. En outre, plusieurs chercheurs considèrent que la métaphore verbale diffère de la métaphore nominale en fonctionnant sur le mode de l'analogie (Duvignau 2002, p. 80 ; Kerzazi-Lasri 2003, p. 24-25 et 26 ; Tamine 1978 p. 108). Dans ce cas, les métaphores verbales sont considérées comme n'étant pas aussi vagues ou instables que les métaphores nominales. Une métaphore nominale met en jeu une « instabilité », instaurée par le fait que dans la relation *Cet homme est un lion*, la comparaison peut résider dans des faits différents selon le contexte : *cet homme est courageux, est sauvage, est paresseux*, etc (exemple d'après Duvignau 2002, p. 80). En revanche, l'analogie des procès ou des actions de la métaphore verbale ne permettrait pas autant de possibilités de substitution. *Le soldat rugit* peut signifier *le soldat crie/hurle/engueule*, mais difficilement d'autres actions. Selon Prandi (2002, p. 11), le verbe effectue une classification bipartite d'un procès : « D'une part, [le verbe] classe des procès selon une catégorie : par exemple le sommeil ou le rêve. De l'autre, il entraîne des référents

dans un réseau de relations : par exemple, il attribue à un être humain le procès 'rêver' ou 'dormir'. » Pour Duvignau (2002, p. 73), un verbe est défini deux fois : par les propriétés du procès qui lui sont intrinsèques : *rugir signifie crier*, et par les propriétés actancielles, qui lui associent un, deux ou trois actants ou arguments : *rugir se dit du lion*. Le double réseau définitionnel confère une portée double. Par sa relation intrinsèque, le verbe est relié à un autre verbe, et par sa relation extrinsèque, le verbe est relié à un nom. Si la métaphore nominale repose sur le rapprochement de deux entités de deux catégories différentes, la métaphore verbale, quant à elle, effectue un rapprochement entre deux concepts d'action (Duvignau 2005, p. 40), dont un concept d'action est utilisé pour décrire une action relevant d'une zone sémantique différente.

Dans la perspective de la sémantique interprétative, Rastier (1987) parle de connexions, métaphoriques et symboliques, rendues possibles par l'existence de deux sémèmes<sup>[3]</sup> (ou plus) appartenant à deux domaines différents, entre lesquels est opéré un rapprochement ou une connexion. La connexion métaphorique, qui correspond à ce qui a été appelé la métaphore *in praesentia* (Rastier 2001a, p. 160-161 ; 2001a, p. 114), doit avoir deux sémèmes exprimés dans le contexte, dont les sèmes génériques sont incompatibles quant à un des traits – c'est-à-dire qu'ils ne proviennent pas de la même catégorie – et dont les sèmes spécifiques ont au moins un trait identique en commun. Ce dernier critère permet d'identifier ou de créer une ressemblance. La connexion symbolique correspond à la métaphore *in absentia*, qui implique une identification par conjecture sur, entre autres, le discours et le genre du texte (Rastier 2001a, p. 161 ; 2001b, p. 115). En d'autres termes, le sémème comparant est à trouver dans le texte et le sémème comparé est virtuel ou à construire à partir du contexte. La connexion et l'interprétation se font à partir d'indices contextuels. Il doit toujours y avoir incompatibilité entre sèmes génériques et ressemblance entre sèmes spécifiques, même si le sémème comparé n'est que virtuel.

L'idée que la métaphore implique une ressemblance entre le métaphorisant et le métaphorisé est courante. Black (1993) discute la question de savoir si la métaphore crée, ou est créée, par la ressemblance. En fin de compte, il maintient que c'est la métaphore qui crée la ressemblance entre les deux termes, plutôt que de formuler une ressemblance préalable entre métaphorisant et métaphorisé (Black, 1993, p. 36-38). Dans l'analyse de Rastier (1987), une projection métaphorique entre domaines semble exiger une certaine ressemblance préalable. L'identification entre sèmes spécifiques implique une ressemblance entre les deux comparants, ressemblance qui, selon notre avis, peut être une ressemblance conçue aussi bien que perçue. Le sème spécifique ou le trait commun permettant l'analyse de la métaphore en tant que telle doit pouvoir être afférent<sup>[4]</sup>. Dans la linguistique cognitive, il est considéré que la projection métaphorique requiert le maintien de certains traits du domaine source. Svanlund (2001, p. 21 et suiv.) rappelle, cependant, que la différence est également essentielle. Il doit y avoir une distance entre les domaines en jeu.

## 2.2 La métaphore dite conceptuelle

La linguistique cognitive, survenue dans les années 80, a introduit une nouvelle perspective sur la métaphore, avec la parution du livre de Lakoff & Johnson (1980), qui la considèrent comme un mécanisme cognitif, fondamental dans notre compréhension du monde. En linguistique cognitive, la métaphore est *une projection sélective des traits d'un domaine conceptuel sur un autre* (voir par exemple Svanlund 2001, p. 10-11 et 14 -15 ; Ekberg 1993), définition qui sera adoptée dans ce travail.

À partir d'un domaine source, par exemple LA GUERRE<sup>[5]</sup>, on transpose ou transfère certains traits à un domaine cible, par exemple L'ARGUMENTATION (Lakoff & Johnson 1980, p. 4). La structure cognitive sous-jacente est appelée une métaphore conceptuelle, en l'occurrence L'ARGUMENTATION EST LA GUERRE. Cette métaphore conceptuelle sous-tend des expressions linguistiques comme *Ils ont attaqué sa position indéfendable — Elle a reculé sur tous ces points*. La métaphore « permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) par quelque chose d'autre avec une structuration partielle » (Lakoff et Johnson

1980, p. 15 ; notre traduction). En faisant cette projection entre domaines, nous structurons notre expérience du domaine cible, et, ce qui est plus important, la métaphore peut influencer notre façon d'agir et nos actions dans une situation particulière[6].

On note que la définition et la description discutées ci-dessus impliquent une directionnalité, du domaine source vers le domaine cible. Dans la définition de Lundmark (2005, p. 12), une métaphore est une projection conceptuelle, qui est « un ensemble de correspondances entre éléments des deux domaines, où la source est une notion plus concrète et la cible est plus abstraite »[7]. Les termes « source » et « cible » indiquent toujours cette même directionnalité. De plus, Lundmark (2005) reprend l'idée que les projections métaphoriques se réalisent souvent entre un domaine concret et un domaine abstrait, ce qui est cependant contesté par Grady (1997). Dans nos données, il est douteux que les domaines cibles soient à considérer comme des domaines plus abstraits que celui de la guerre. Toutefois, la guerre sera ici utilisée comme cadre structurant.

Lakoff & Johnson (1980), Lakoff (1993) et d'autres ont trouvé une abondance de métaphores conceptuelles, les unes génériques, telle MORE IS UP ou LONG-TERM PURPOSEFUL ACTIVITIES ARE JOURNEYS ; les autres plus spécifiques, telle LOVE IS A JOURNEY. On remarque que la plupart des études ont été effectuées sur l'anglais, où l'on trouve des expressions comme *Look how far we've come – We're at a crossroad – We'll go our separate ways* (Lakoff & Johnson 1980, p. 44). Lakoff (1993, p. 224-225) soutient que les métaphores les plus fondamentales sont plus répandues, tandis que les métaphores plus spécifiques sont culturellement définies. Il est intéressant de noter que les métaphores dans la prose journalistique démontrent une légère variation entre les cultures linguistiques. Boers & Demecheleer (1997, p. 127) trouvent que dans le discours économique d'un corpus journalistique, l'anglais, le néerlandais et le français ont des taux différents de métaphores de guerre, de santé et de trajet.

La définition cognitiviste de la métaphore est censée couvrir toutes les métaphores, en mettant l'accent sur le fait que la métaphore est un phénomène conceptuel. Dans ce sens, les métaphores fonctionnent toutes de la même manière, qu'elles soient conventionnelles ou innovatrices. Comparons aussi Détrie (2001, p. 186), selon laquelle les métaphores vives et conventionnelles sont issues d'un processus identique, et Fauconnier (1997, p. 19), pour qui la compréhension d'une métaphore se fait de la même manière, qu'elle soit vive ou conventionnelle. Les métaphores que nous appelons conventionnalisées sont entre autres appelées « conceptuelles » ou « quotidiennes ». Ce dernier terme souligne leur caractère ordinaire et omniprésent. Le terme « conceptuel » est cependant redondant : toute métaphore est conceptuelle, qu'elle soit conventionnalisée ou non. De plus, en linguistique cognitive, le terme « métaphore conceptuelle » dénote souvent à la fois le côté conceptuel de la métaphore et son expression linguistique.

Les métaphores conventionnalisées se distinguent des métaphores « vives » de deux façons. Premièrement, elles ne sont plus perçues comme des métaphores, tout en étant censées jouer un rôle dans notre cognition. Svanlund (2001, p. 98 et suiv.) les caractérise comme des métaphores qui ont perdu leur effet de métaphore, et qui ne sont plus perçues comme telles. Les métaphores conventionnalisées sont entrées dans le langage quotidien au point d'être lexicalisées. Deuxièmement, le sens des métaphores très conventionnalisées n'a plus besoin d'être calculé, seulement repris du lexique mental. L'idée que la métaphore conventionnalisée peut véhiculer des effets de sens particuliers n'est pourtant pas nouvelle. Riffaterre, parlant du cliché, maintient que « *le cliché représente une expressivité forte et stable* » (1971, p. 162, les italiques sont de l'auteur). Le cliché fonctionne en bloc et son sens est orienté (Riffaterre 1971, p. 170), ce qui fait que son interprétation est dirigée. Ceci n'empêche pas qu'il soit une structure de style (Riffaterre 1971, p. 162). La théorie de la métaphore conceptuelle considère les métaphores conventionnelles comme des métaphores, dans la mesure où elles conservent toujours leurs liens au domaine source. Ainsi, l'accent est mis sur l'aspect diachronique mais aussi sur leur capacité d'être ressuscitées.

Selon la théorie de la métaphore conceptuelle, la métaphore présente une dualité autre que le rapprochement de deux concepts différents. Elle a un côté conceptuel (un fait de la pensée) et un côté linguistique. Ainsi, l'expression linguistique doit faire faire au lecteur ou à l'interlocuteur une projection sélective entre domaines qui aboutit à une intégration des domaines en question, ayant pour résultat une métaphore. Cela est sans doute vrai pour les métaphores nouvelles, et peut-être pour une partie des métaphores conventionnalisées. Cependant, la plupart des usages des métaphores conventionnalisées est sans doute compris directement et même littéralement, le sens étant enraciné dans le système conceptuel commun (Steen 1994, p. 16). Il est possible, en ce qui concerne les métaphores conventionnalisées, d'argumenter pour l'existence d'une double activation, du domaine source et du domaine cible (voir par exemple Svanlund 2001, p. 30 et suiv. pour une discussion). Encore une fois, cette idée n'est pas nouvelle : Le Guern (1973, p. 88) souligne que ce n'est que lorsque le lien étymologique est rompu que la métaphore conventionnalisée a perdu toute son image. Dans les autres cas, c'est-à-dire le lien étymologique restant quelque peu vivant, « l'image est atténuée mais elle reste sensible » (Le Guern 1973, p. 88) ; il est possible de raviver la métaphore en l'accompagnant d'une métaphore « plus neuve » (Le Guern 1973, p. 88). Lorsque la métaphore est conventionnelle au point d'être reprise comme un tout du lexique mental, nous parlons d'un lien préétabli entre le domaine source et le domaine cible, c'est-à-dire que le fait de parler d'une situation cible en termes du domaine source ne pose aucune problème de compréhension, c'est même devenu la façon de parler de quelque chose. Le lien préétabli entre le domaine source et le domaine cible peut être ravivé, à titre d'exemple, par le filage de la métaphore.

La métaphore, et peut-être surtout la métaphore dite conceptuelle, suscite la question de la polysémie. La polysémie est définie dans le TLFi comme la « [p]ropriété d'un signifiant de renvoyer à plusieurs signifiés présentant des traits sémantiques communs ». Dans le camp cognitiviste, Lakoff (1987, p. 416) définit un mot polysémique comme « un item lexical avec une famille de sens liés[8] ». Tous les sens d'un item lexical sont liés de manières différentes, dont une (mais non la seule) possibilité est un lien métaphorique. Selon Lakoff (1987), le sens, tout comme la cognition humaine en général, fonctionne selon le principe du prototype. Tout comme un membre d'une catégorie peut être plus prototypique que les autres, un des sens d'un mot peut être plus prototypique que les autres sens. En d'autres termes, un des sens par exemple de *attaquer* serait plus représentatif de la catégorie ATTAQUER (Lakoff 1987, p. 417), que les autres sens. Comparons *L'armée attaque la ville – L'opposition attaque la droite – La maladie attaque le foie*. Le premier exemple semble le plus typique, alors que le troisième est le moins typique. Nos exemples montrent que la polysémie est un phénomène graduel, avec des emplois qui se trouvent à des distances inégales du prototype. L'emploi conventionnel d'une lexie[9] d'une certaine généralité, par exemple un verbe comme *attaquer* dans *L'opposition attaque la droite*, est donc un cas de polysémie ; or, selon l'analyse prototypique, c'est également un cas de lien métaphorique conventionnalisé.

Nous retrouvons une approche un peu différente dans Fauconnier & Turner (2003). Pour ces derniers, la polysémie dérive du pouvoir de la « potentialité du sens » d'une forme de langage (Fauconnier & Turner 2003, p. 79). Elle est liée à l'intégration conceptuelle (voir 3.3), une opération mentale de création de sens qui résulterait fréquemment en ce que nous appelons quotidiennement la polysémie. Ainsi, une forme de langage nous incite à créer un sens. Dans nos exemples ci-dessus, par exemple, *attaquer* crée des sens légèrement différents selon le contexte où le verbe s'inscrit. Dans *L'armée attaque la ville* le verbe a le sens « prendre armes contre ». Dans *L'opposition attaque la droite*, le sens du verbe est plutôt « critiquer sévèrement », tandis que dans *La maladie attaque le foie*, le sens est « nuire à, détruire ».

La polysémie peut donc fonctionner comme une extension de sens à partir du sens prototypique (cf. aussi Lundmark 2005, p. 66), ou bien elle est le résultat d'une intégration conceptuelle qui, à partir d'une seule et même lexie, incite à la création d'un sens différent

selon le contexte. Dans notre analyse, le sens guerrier n'est pas considéré comme le sens premier ou typique mais nous nous intéresserons au lien métaphorique conventionnel aussi bien que non conventionnel dans les lexies de guerre issues de nos données.

L'objectif de Lakoff & Johnson (1980), et de plusieurs chercheurs qui les ont suivis, a été d'examiner la systématisme des métaphores, la directionnalité (par exemple du concret à l'abstrait) et le fonctionnement des systèmes métaphoriques. Leur position la plus controversée était peut-être celle qui consiste à considérer les métaphores conventionnalisées comme des métaphores. Or, l'idée de l'ubiquité de la métaphore n'est pas nouvelle. Dumarsais (1730/1988, p. 63) a constaté, dès le 18<sup>ème</sup> siècle, que les façons de parler *sans* figures seraient loin des parlures ordinaires des hommes.

### 2.3 L'isotopie, le thème et la métaphore filée

La notion d'*isotopie* a été développée par Rastier (voir 1987, p. 87 et suiv.) qui la définit comme « une récurrence d'un sème » (Rastier 1987, p. 94 et 276). Cette récurrence doit s'étendre sur au moins deux sémèmes, mais l'étendue peut être un paragraphe, voire un texte entier (Rastier 1987, p. 110 et 129). L'isotopie est appelée minimale si elle s'étend uniquement sur deux sémèmes (Rastier 1987, p. 129). Le sémème est le signifié d'un morphème. Dans de rares cas, la récurrence s'étend sur deux morphèmes du même mot, comme dans *chiquito*, où les morphèmes *chiqu-* et *-it-* contient le sème /petitesse/ (Rastier 1987, p. 129). Nous considérerons quant à nous comme une isotopie minimale deux lexies provenant du même domaine. La notion qui sera surtout retenue dans l'analyse textuelle est celle d'*isotopie générique*. Elle correspond à une récurrence de deux ou plusieurs sèmes génériques. À travers l'isotopie générique est induite « l'impression référentielle », c'est-à-dire une impression de sens, dont dépend (en partie au moins) l'interprétation (Rastier 1987, p. 177), et qui correspond à ce qui est appelé, dans la critique littéraire, le sujet d'un texte, ou bien dans la théorie de la Gestalt, le fond d'un texte (Rastier 1989, p. 58).

Le *thème* est également une notion empruntée à Rastier (2001a, p. 191), qui le définit comme « une unité de contenu », en opposition à une unité de signifiant. Le thème, bien que souvent dénoté par un lexème, n'est pas un signe, mais « une construction » (Rastier 2001a, p. 191), et il relève donc du côté notionnel. Le thème qui nous intéresse est le thème générique, qui est défini comme une « récurrence d'un ou plusieurs sèmes génériques » (Rastier 2001a, p. 302). Cette définition est identique à celle de l'isotopie générique, mais à la différence de cette dernière, le thème, si nous avons bien compris, est construit par la récurrence des isotopies elles-mêmes. Le thème doit aussi être récurrent au moins une fois dans un texte. Dans une acception générale, le thème est parfois appelé le « sujet d'un texte » ; on dira que le « sujet » est l'isotopie générique dominante du texte (Rastier 2001a, p. 197). Dans notre analyse textuelle, nous essayerons d'identifier le thème générique des articles.

Il est bien connu qu'une métaphore peut être étendue ou filée. Selon Gréa (2001, p. 238), la métaphore filée est « classiquement définie comme une métaphore qui s'étend sur un ensemble plus ou moins grand de mots ». Von Malmborg (2004, p. 124) accorde à la métaphore filée minimale deux lexies, et appelle une métaphore filée sur trois termes ou plus une « métaphore filée complexe ». Aucun des ouvrages consultés ne mentionne de limite maximale à la métaphore filée, qui peut rester inscrite au sein d'un énoncé ou s'étendre sur plusieurs, couvrant parfois plusieurs pages d'une œuvre. Étant donné l'importance du contexte, il n'est pas possible, ni très intéressant, de donner une limite supérieure maximale à la métaphore filée. Gréa (2001) cite un exemple tiré de Céline, où la métaphore est filée sur plusieurs pages et où le sème récurrent de /chaleur/, s'il ne semble pas se trouver sur chaque page, revient cependant suffisamment souvent pour pouvoir être retenu comme induisant une isotopie et donc créateur d'une métaphore filée. La métaphore filée est définie dans le TLFi comme une « série structurée de métaphores qui exploitent, en nombre plus ou moins élevé, des éléments d'un même champ sémantique ». La définition est succincte, mais doit laisser comprendre qu'au moins les termes métaphoriques proviennent d'un même

domaine. À ce domaine est lié un ou plusieurs autres. Comparons à ce propos la description de Rastier, qui propose que « ce n'est pas *une* métaphore qui est filée pour constituer deux isotopies, mais un nombre indéfini de connexions métaphoriques (dont le contenu n'est pas nécessairement identique) qui sont établies entre des sémèmes relevant de plusieurs isotopies » (1987, p. 177). Il est donc possible que plusieurs domaines soient impliqués dans une métaphore filée. En exploitant le même domaine source, la métaphore peut impliquer des domaines cibles différents.

Inspirée par ces définitions, nous retiendrons la suivante dans notre analyse : *Une métaphore filée est une métaphore portant sur au moins deux lexies, se référant à la même situation et étendue sur un ou plusieurs énoncés.*

Le fait qu'une isotopie ne constitue pas toujours une métaphore filée, mais qu'une métaphore filée doive nécessairement relever d'une isotopie mérite une clarification. Dans l'exemple (1), une isotopie de guerre est constituée par les lexies en gras, sans qu'il s'agisse d'une métaphore :

(1) Après avoir **conquis** plus du cinquième du **territoire** zaïrois, les **rebelles** de Laurent-Désiré Kabila se sont **rendus maîtres**, samedi 15 mars, des **défenses** tenues par les **Forces armées** zaïroises à la périphérie est de Kisangani. Selon des **diplomates** et des représentants d'organisations humanitaires, l'aéroport du chef-lieu de la province du Haut-Zaïre et troisième ville du pays, a été **pris par les rebelles** au cours de la matinée. (*Le Monde*, 16/3/97 POLE)

L'isotopie de guerre identifiée est l'isotopie générique dominante de ce paragraphe. Elle n'est pas connectée à une autre isotopie ou à d'autres lexies ; il n'est donc pas question d'une métaphore et il faut faire une interprétation concrète de cet exemple. Par contre, dans l'exemple (2), les lexies en gras proviennent d'une isotopie de guerre, qui constitue en même temps une métaphore filée :

(2) Quand il **s'attaque** à La Défense de l'infini, à Giverny, en 1923, Aragon ambitionne d'écrire une sorte de « roman des romans » en six tomes, avec des centaines de personnages. Mais, très vite, ce travail est violemment critiqué par Breton et certains autres surréalistes, qui y voient l'émanation de tout ce qu'ils **combattent** et entendent **dynamiter** : une littérature réputée bourgeoise et conventionnelle. (*L'Express*, 1/5/97 CULT)

L'isotopie de guerre est connectée à une isotopie /littérature/ qui est l'isotopie dominante ; cette connexion entraîne la constitution d'une métaphore. La métaphore filée et l'isotopie sont importantes pour la notion de contenu imagé<sup>[10]</sup> (notre traduction du mot suédois « *bildlighet* » de Svanlund 2001). L'effet de la métaphore innovante nous fait évoquer son domaine source, avec plus ou moins de force. L'exemple (3) insiste sur la métaphore militaire dans un contexte politique :

(3) L'Europe est une **torpille** qui aurait dû **défoncer la coque du navire** politique français et **expédier par le fond** ce vieil ordre (*L'Express*, 1/5/97 POLI)

La métaphore conventionnalisée ne nous rappelle son domaine source qu'à un moindre degré, voire très peu, comme dans *Une guerre des prix*, devenue stéréotype. Svanlund (2001, p. 99) appelle ce degré d'activation des représentations du domaine source *le degré de contenu imagé* d'une expression métaphorique. Une expression qui évoque plusieurs images du domaine source a un haut degré de contenu imagé, tandis qu'une expression qui évoque peu d'images du domaine source a un moindre degré de contenu imagé. Une métaphore innovante doit avoir un plus haut degré de contenu imagé qu'une métaphore conventionnelle.

Selon Svanlund la co-activation d'autres phénomènes du domaine source et la fréquence de cette activation peuvent donner un indice du degré de contenu imagé. Une étude quantitative du contexte indique les éléments linguistiques qui sont, de façon conventionnelle, présents dans les emplois respectivement concrets et métaphoriques. « De

façon conventionnelle » veut ici dire que d'autres éléments sémantiques du domaine source sont fréquemment associés à l'énoncé ou à la lexie recherchée(s). Cela ne veut pas dire que toute la gamme d'images du domaine source soit activée. Une expression métaphorique fréquemment employée avec d'autres expressions du même domaine source aurait un plus haut degré de contenu imagé, c'est-à-dire que le domaine source serait toujours explicitement évoqué. Si, par contre, le contexte linguistique ne contient que très peu d'autres expressions du domaine source, il serait naturel de penser que la métaphore est conventionnalisée.

Nous revenons ainsi à la question de savoir si une métaphore conventionnalisée peut être ranimée. Le filage de plusieurs expressions conventionnalisées peut éventuellement « réveiller » le domaine source. Dans l'exemple (4), les lexies de guerre prises une à une pourraient sembler très conventionnelles. Et pourtant, dans ce contexte, la co-occurrence des lexies, même conventionnalisées, révèle les liens au domaine source et évoque le domaine GUERRE :

(4) Si électeurs de droite et de gauche n'ont pas le même optimisme, c'est qu'ils ne présentent pas non plus la même détermination dans leur **engagement partisan**. 15% des sondés proches du PS souhaitent ainsi que la gauche **perde** ces législatives, parce qu'ils considèrent qu'elle n'est pas prête, ou bien que Lionel Jospin ne leur convient pas. A droite, le souvenir des longues années d'opposition aide à **mobiliser**, quelques irréductibles seulement souhaitant la **défaite** d'Alain Juppé. Il semble donc que les électeurs de droite, nombreux à être déçus par le début du mandat de Jacques Chirac, sont plus effrayés par un éventuel retour de la gauche que désireux de sanctionner leur **camp**. Même s'ils n'apprécient guère Juppé (voir le palmarès *l'op-L'Express* du 24 avril), les **partisans** du RPR et de l'UDF ne sont pas prêts, pour s'en débarrasser, à placer Lionel Jospin à Matignon. Ni, pour l'instant, à en courir le risque. Avec 46% et 47% de Français qui les jugent indésirables, gauche et droite ont même réussi, en ce début de **campagne**, à amortir le discrédit **frappant** les partis de gouvernement. (*L'Express*, 1/5/97 POLI)

*Engagement partisan, mobiliser, défaire, camp* et les autres lexies en gras dans l'exemple (4) induisent le domaine GUERRE. Le contexte, rempli de références à la guerre, a pour effet d'éveiller le lien métaphorique entre les domaines GUERRE et POLITIQUE dans cet emploi des lexies. Tout comme Svanlund (2001), nous considérons que le contexte peut éveiller le domaine source, en l'occurrence le domaine GUERRE, dans une métaphore conventionnelle.

#### 2.4 Les fonctions de la métaphore dans le texte

La métaphore peut naturellement avoir plusieurs fonctions ; or, comme ces fonctions opèrent logiquement sur des niveaux différents, elles méritent une certaine clarification. Sur un niveau fondamental, la métaphore établit différentes relations entre les référents mis en jeu. À part la comparaison abrégée et l'analogie traditionnelles, la métaphore peut instaurer la personnification d'un inanimé ou d'une abstraction (ex. 5), ou la concrétisation d'une abstraction (ex. 6) :

(5) Cette **vénérable dame** se nomme la *Revue des Deux Mondes*. **Doyenne** du genre, **elle tient toujours le haut du pavé** face à ses rivales (15 000 exemplaires). **Elle fit preuve**, successivement, **d'audace**, en publiant *Les Fleurs du mal*, du scandaleux Charles Baudelaire, d'une malencontreuse **prudence** dans l'affaire Dreyfus et d'un coupable **aveuglement** à l'égard du régime de Salazar. (*L'Express*, 19/2/98 CULT)

(6) Mon âme est **le miroir de l'univers**, et mon corps est **la bordure du miroir** (Voltaire, *Micromégas* ; exemple cité d'après Le Guern 1973, p. 16)

Une métaphore peut avoir une valeur hyperbolique ou bien une valeur de litote (Le Guern 1973, p. 54, 72). Les métaphores verbales peuvent animer un agent inanimé, et ainsi élever l'inanimé au niveau d'un agent plutôt typique (cf. Dahl & Fraurud 1996, p. 62), par exemple dans *La rouille attaque le fer*. La métaphore peut fonctionner sur le mode d'analogie d'action,



par exemple dans *Elle pulvérise l'opposition*. Ces fonctions référentielles de la métaphore aboutissent à leur tour à ce qui est appelé ici des fonctions textuelles.

Au niveau du texte, la métaphore sert certains buts. Traditionnellement, les chercheurs ont parlé des fonctions argumentatives de la métaphore. La liste des fonctions argumentatives est souvent limitée à deux ou à trois, mais comme nous allons le voir, le nombre dépend du chercheur consulté.

Selon Le Guern (1973, p. 71 et suiv.), le langage a traditionnellement trois fonctions : « *docere, placere, movere* ». La fonction appelée *docere* est de transmettre de l'information. Selon Le Guern (1973, p. 71), la métaphore « offre au langage des possibilités d'économie en fournissant la formulation synthétique des éléments de signification ». *Placere* est la fonction traditionnellement attribuée à la métaphore, à savoir celle d'orner et de plaire, que l'on s'attend à trouver dans la prose littéraire. Cependant, tout en ornant le discours, la métaphore peut garder une visée « quelque peu utilitaire » (*op. cit.*, p. 73). Même en ornant le discours, la métaphore peut avoir des effets de sens argumentatifs. La troisième fonction du langage, *movere*, a pour but d'émouvoir et de persuader. Selon Le Guern, c'est la justification même de la métaphore de persuader par l'émotion, contrairement à la logique<sup>[11]</sup>, qui est utilisée pour convaincre par raisonnement. La métaphore dynamique est celle qui a pour fonction de persuader et d'émouvoir. En passant par les sentiments et non par la logique, elle provoque une réaction affective qui sert à persuader plutôt que de convaincre, ce dernier acte utilisant justement la logique. La métaphore conventionnelle, en revanche, n'émeut pas de la même manière, mais entraîne une interprétation similaire par tous les locuteurs d'une langue.

Les trois fonctions de la métaphore qu'indique Le Guern (1973) sont réduites à deux dans Pappas (2003, p. 41). La métaphore peut selon lui avoir deux fonctions, soit « explicative », soit « argumentative » ou « rhétorique » (l'hésitation entre les deux termes est de l'auteur). La fonction explicative de Pappas correspond à la fonction *docere* de Le Guern (1973) et la fonction argumentative égalerait la fonction *movere*.

Deux autres études récentes reformulent les fonctions argumentatives selon les théories fonctionnalistes et cognitivistes. Le fait de porter un jugement est considéré comme une des deux fonctions principales chez Kerzazi-Lasri (2003, p. 106 et suiv.), qui consacre une partie au « caractère évaluatif de la métaphore ». L'autre fonction principale est argumentative (*op. cit.*, p. 113). Ces deux fonctions semblent, selon notre raisonnement, faire partie de la fonction *movere*, dans la mesure où l'évaluation est une manière d'argumenter pour ou contre quelque chose. Il est vrai que Kerzazi-Lasri mentionne aussi deux fonctions, l'identification et la caractérisation, qui semblent correspondre à la fonction *docere* de Le Guern (1973).

L'analyse de Koller (2003b, p. 117) prend son départ dans l'analyse textuelle fonctionnaliste de Halliday<sup>[12]</sup> (1978 ; 1994) selon lequel le langage a trois méta-fonctions : interpersonnelle, idéationnelle et textuelle (*interpersonal, ideational et textual function*). La première fonction sert à négocier des identités et des rôles sociaux. La deuxième construit le sens référentiel. La troisième crée la cohésion dans un texte. Koller considère que la métaphore conventionnelle remplit ces trois fonctions dans le texte. Dans la fonction interpersonnelle, elle permet d'établir des niveaux de discours, séparant le discours rapporté des interviewés du discours du journaliste. Dans la fonction idéationnelle, elle permet de construire un scénario cognitif. Dans la fonction textuelle, l'enchaînement de la métaphore contribue à la cohésion du texte. Cependant, par la suite (p. 123), elle présente les fonctions *élaborer, exemplifier, étendre, généraliser, réfuter, atténuer, intensifier* et *faire écho*. On voit ici une augmentation du nombre des fonctions de la métaphore. Or, ces fonctions diffèrent de celle de Le Guern (1973), de Pappas (2003) et Kerzazi-Lasri (2003), dans ce sens qu'elles sont toutes employées dans des buts argumentatifs. Koller compte donc, pour ainsi dire, une seule fonction textuelle pour les métaphores, et les autres fonctions doivent peut-être être nommées des moyens.

Les fonctions de Koller (2003b, p. 123), *élaborer* et *étendre*, trouvent un écho dans Lundmark (2005, p. 18), mais dans une perspective cognitive :

[Lakoff & Turner[13] (1989)] argue that creative metaphors are dependent on the conventional system, and that there are various ways in which conventionalised metaphors can be exploited. One such strategy is to extend the metaphor and include aspects that are left out in the original partial mapping. [...] A conventional metaphor may also be elaborated [...] by including specific details.

La projection métaphorique conventionnelle peut ainsi être soit étendue, incluant un aspect du domaine source qui n'est normalement pas projeté, soit élaborée autour des détails qui sont projetés. Lundmark en donne deux exemples : Dans *Hamlet*, l'inclusion du fait de rêver dans la métaphore conventionnelle LA MORT EST SOMMEIL, est une extension, puisque ce détail ne fait pas partie de la projection conventionnelle (Lundmark 2005, p. 18). Par contre, lorsque Horace parle de « l'éternel exil sur le radeau », c'est une élaboration de la métaphore LA MORT EST UN DÉPART, puisque elle ajoute des détails sur le moyen et le type du départ, à savoir le radeau et l'exil (Lundmark 2005, p. 18).

Ce qui traditionnellement a été appelé « les fonctions argumentatives » est donc un nombre de pratiques qui ont des visées pragmatiques, comme l'information, la persuasion et l'expression des émotions. Dans notre analyse, nous garderons l'hyperonyme de *fonction pragmatique* pour ces visées, pour ensuite les diviser en trois fonctions précises : descriptive, argumentative et expressive (voir 6.1).

Enfin, citons Lakoff & Johnson (1980, p. 236), notamment leur proposition que la métaphore est apte à cacher ou à souligner des aspects de la réalité, selon le but du locuteur ou de l'auteur, ce qui selon nous revient à dire qu'elle a une fonction argumentative. Pappas (2003, p. 178) conclut que dans la rhétorique politique, le fait de cacher ou de souligner certains aspects est effectivement une des fonctions de la métaphore. L'image associée à la métaphore représente certains aspects du concept, tout en le combinant avec un jugement de valeur. Par exemple, *un mariage incestueux* entre deux entreprises (voir aussi les exemples 1.7 et 1.8 ci-dessous) focalise sur le caractère illicite de la liaison, ce qui confère à la description un jugement négatif. *Un armistice*, entre les mêmes entreprises, focalise moins sur le type de liaison et davantage sur une cessation d'hostilités. Au niveau du jugement induit, la métaphore est moins négative. Le jugement de valeur et la visée de la métaphore nous semblent intimement liés, ces deux procédés collaborant certainement à la persuasion.

L'aptitude des métaphores à souligner ou à cacher des aspects du monde ne relève pas uniquement de leur fonction argumentative, mais aussi de leur fonction « structurante ». Lakoff & Johnson (1980, p. 61) introduisent également la notion de « métaphores structurantes », qui seraient formées à partir de concepts élaborés et qui permettraient « d'utiliser un concept très élaboré et clairement délimité pour en structurer un autre »[14]. Cette fonction structurante fonctionne selon nous sur un autre niveau que la fonction argumentative, dans la mesure où elle précède la fonction argumentative. La fonction structurante permet de concevoir et de concrétiser une situation abstraite ou un phénomène abstrait et complexe en termes plus directement compréhensibles, comme par exemple lorsqu'une situation politique complexe est structurée en termes de guerre, ce qui rend la compréhension de la situation plus directe, plus immédiate (voir aussi 2.3). Cette conception de la situation peut être argumentative, dans la mesure où elle est positive ou négative. Dans ce sens, la fonction structurante représente le moyen sémantique général, qui peut ensuite être employé dans des visées pragmatiques.

Si l'on admet que la métaphore est un trope rhétorique, elle peut en tant que tel être employée afin d'influencer l'opinion publique (Lakoff 1991) ou les employés d'une entreprise (Boers & Demecheleer 1997). Schmitt (1988, p. 122), qui étudie les métaphores dans les articles économiques, est d'avis que la métaphore a pour fonction « de manipuler le lecteur et de guider son avis vers une direction précise »[15]. Le statut argumentatif de la métaphore

conventionnalisée est discuté brièvement par von Malmborg (2004) et Kerzazi-Lasri (2003). von Malmborg (2004, p. 132), citant Le Guern (1981, p. 69-70), inclut la métaphore conventionnelle dans les métaphores argumentatives. Tandis que la métaphore dynamique n'entraîne pas *une* unique interprétation, la métaphore conventionnalisée incite une interprétation sinon identique, du moins très similaire, chez tous les locuteurs natifs d'une langue. Il est possible que dans la prose journalistique, les métaphores conventionnalisées soient utilisées pour rendre compréhensibles, voire captivants, certains phénomènes. Le reportage économique ou politique n'offre pas d'occasion d'être poétique, alors le journaliste peut utiliser des stéréotypes permettant de guider le jugement du lecteur. Prenons deux exemples. Dans le premier, deux partis politiques opposés se sont rapprochés :

(7) Le RPR s'est « UDFisé », se plaint-on Rue de Lille. L'UDF s'est « chiraquisée », se lamente-t-on Avenue Charles-Floquet. Ce **mariage incestueux** a, petit à petit, **abâtardi** la droite et réduit son espace politique au profit du Front national. (*L'Express*, 3/7/97 POLI)

Le rapprochement est décrit en termes de « mariage incestueux » et « abâtardi », deux expressions linguistiques aux connotations négatives, qui présentent ce rapprochement politique comme particulièrement néfaste. Dans l'exemple (8), il s'agit de deux entreprises concurrentes qui se sont rapprochées :

(8) Les groupes **rivaux** Kirch et CLT-UFA **ont signé un armistice** et souhaitent travailler ensemble dans la télévision à péage allemande. Ils visent le contrôle à parité de la chaîne à péage Première, qui compte près de 1,5 million d'abonnés. (*Le Monde*, 25/06/97 ECON)

La lexie « rivaux » laisse entendre que les entreprises sont en compétition, alors que le syntagme verbal « ont signé un armistice » signale que le rapprochement est à considérer comme positif pour les deux entreprises, un fait qui est souligné aussi par « souhaitent travailler ensemble ». De cette manière, même les métaphores conventionnalisées peuvent être importantes pour l'impression que produit un texte.

### 3 La construction du sens

Nous abordons ici une discussion de la construction du sens en contexte, et des outils théoriques qui seront repris dans l'analyse textuelle. Cette partie sera éclectique, mais, nous l'espérons, dans le sens positif du terme : il a été jugé non seulement possible mais fructueux de combiner des théories sur le sens, afin d'avoir plusieurs outils à notre disposition.

Quelle conception faut-il donc avoir du sens ? La relation entre locuteur et interlocuteur a longtemps été décrite comme une transmission de sens, de l'un à l'autre, modèle que Reddy (1993) appelle « la métaphore du conduit » (*the conduit metaphor*), c'est-à-dire l'idée que *communiquer, c'est faire passer des idées*, comme on fait passer des objets, et que les mots sont des conteneurs de sens. En réalité, le sens doit être construit par chacun des deux interlocuteurs à partir d'indices linguistiques et parfois extralinguistiques, comme la situation, les actions qui suivent un énoncé, ou encore les connaissances encyclopédiques (voir aussi Rastier 1987, p. 11).

Le sens est construit en contexte, fait affirmé non seulement par la sémantique interprétative de Rastier (1987, 2001a), mais aussi par la théorie de l'intégration conceptuelle de Fauconnier & Turner (2002). Ce travail s'inscrit dans la même conception du sens : celui-ci est construit, manipulé et organisé en contexte. Chaque item lexical est en partie déterminé par le contexte qui l'entoure. Ainsi, c'est le contexte qui fait naître la métaphore aussi[16]. De plus, la terminologie diffère évidemment selon les théories du sens. Afin d'analyser les métaphores de guerre en contexte il faut avoir des outils qui y sont adaptés. Ces outils ont été empruntés majoritairement à la sémantique interprétative (Rastier 1987 et 2001a) et à la sémantique cognitive (Langacker 1987 ; Fauconnier & Turner 2002).

### 3.1 Les unités de sens : le sème et le prototype

L'unité minimale de sens diffère suivant les théories. Selon la sémantique interprétative, c'est le *sème* (Rastier 1987, et 2001a). La sémantique cognitive ne propose pas d'unité minimale de sens, mais parle de *prototype* (Lakoff & Johnson 1980, Kleiber 1990, Fauconnier & Turner 2002). Commençons par une description du sème ; ensuite suivra celle du prototype.

Le sème est une unité sémantique distinctive (voir Rastier 1987, p. 275). Il existe dans une relation (binaire) d'exclusivité mutuelle, par exemple /griffes rétractiles/ dans *chat*, opposé à *chien*. Rastier (1987, p. 44 sqq ; 2001, p. 302) distingue quatre types de sèmes : génériques et spécifiques, inhérents et afférents. Clarifions aussi la notion de *sémème* et sa signification dans la sémantique interprétative : le *sémème* est le signifié du morphème. Son sens, en contexte, est déterminé par les sèmes.

Les sèmes génériques et spécifiques se définissent relativement à une classe de *sémèmes* (Rastier 1987, p. 49). Le sème générique marque l'appartenance du *sémème* à une classe sémantique, comme le sème /couvert/, qui place *cuillère* et *fourchette* dans la même classe. Le sème spécifique de son côté distingue un *sémème* d'un ou plusieurs *sémèmes* très voisins, appartenant à la même catégorie, par exemple /sexe féminin/ pour *femme* dans la catégorie *être humain*. (La distinction entre les deux types de sèmes marque la fonction d'un sème dans un contexte donné. Ainsi, Rastier (1987, p. 52, les italiques sont de l'auteur) constate que : « ...l'opposition spécifique/générique est *relative* à son ensemble de définition ; aucun sème n'est donc par nature spécifique ou générique. » Un sème n'est pas générique même si plusieurs membres d'une catégorie le comprennent : tous les membres doivent le contenir. Le sème générique note une identité entre *sémèmes* voisins, tandis que le sème spécifique note une disjonction entre *sémèmes* très voisins. Ainsi, dans *le caviar et les arêtes* (exemple, abrégé, de Rastier 1987, p. 53-54), les *sémèmes* sont liés par le sème générique /partie de poisson/. En revanche, ils sont disjoints par les sèmes spécifiques /comestible/ pour *caviar* et /non comestible/ pour *arêtes*.

Les sèmes peuvent être inhérents ou afférents. Les traits qui sont inhérents sont codifiés en langue (Rastier 1987, p. 53). Par exemple, en français, la différence entre *caviar* et *arêtes* codifie les traits /comestible/ et /non comestible/. Le sème inhérent est hérité du type par l'occurrence, si rien dans le contexte ne l'inhibe ou ne le virtualise ; /noir/ est inhérent dans *corbeau*, sauf si l'on dit *un corbeau blanc*, énoncé qui virtualise effectivement le sème /noir/. Enfin, les sèmes afférents sont soit propagés par le contexte, soit culturellement déterminés (Rastier 1989, p. 116). Un sème afférent culturellement attribué est par exemple /faiblesse/ dans 'femme' (Rastier 1989, p. 47). Un sème afférent actualisé par le contexte est le sème /non alcoolisé/ dans la lexie *boisson* dans l'opposition : « Boisson : 6F ; Bière : 8F » (Rastier 2001a, p. 302).

La sémantique cognitive ne propose pas, à notre connaissance, d'unité minimale de sens qui aurait le même statut que le sème, à savoir purement sémantique. En général, les théories cognitivistes n'admettent pas l'idée de traits sémantiques, fondant leur critique sur le point de vue que les traits nécessaires et suffisants ne seraient pas aptes à décrire par exemple les emplois métaphoriques des mots. Ils ont critiqué aussi la sémantique compositionnelle, à savoir la pensée que le sens n'est que la somme totale des traits sémantiques (Albertazzi 2000, p. 4 ; Turner & Fauconnier 1995, p. 6-7). En revanche, inspirés par Rosch, entre autres, Lakoff & Johnson (1980) et Lakoff (1987) parlent du *prototype*, terme dont l'emploi au sein de la linguistique cognitive est résumé par Kleiber (1990). Le terme est né dans la psychologie, dans la recherche sur la catégorisation du monde par la cognition humaine. Le prototype selon Rosch est le meilleur exemplaire ou le meilleur représentant d'une catégorie (Kleiber 1990, p. 47-48). Par exemple, dans la catégorie *oiseaux*, le moineau est plus typique que le pingouin. En entendant « oiseau », il est plus probable que l'on pense « moineau » que « pingouin », que ce soit parce que ce dernier a des ailes réduites, inhabituelles, ou qu'il ne vole pas, que sa forme ne ressemble pas à celle des autres oiseaux, etc. En s'éloignant du prototype, les membres de la catégorie sont liés par des « ressemblances de famille ». Pour en revenir à notre exemple, les oiseaux,

on voit que le pingouin, bien que non typique, partage des traits avec les autres membres : ailes, bec, le fait de pondre des œufs, par exemple. La forme, mentionnée ci-dessus, est importante pour les catégories « naturelles » comme les animaux, les arbres, etc.

Le prototype a donc ses origines dans la conceptualisation humaine du monde. Dans la sémantique cognitive, le prototype correspondrait au sens typique d'un mot. Or, comme le souligne Kleiber (1990, p. 59), le sens d'un mot ne peut pas être le meilleur exemplaire ; le sens d'« oiseau » n'est pas « moineau ». Le prototype est plutôt « une entité abstraite construite sur la base des propriétés typiques de la catégorie » (p. 63). Le sens du mot en contexte dépend de la distance perçue entre le prototype et l'emploi contextuel. Si dans *Le chien aboie dans le jardin*, l'emploi du nom et du verbe est prototypique, dans *Le capitaine aboie des ordres*, le verbe semble éloigné de son emploi prototypique. Dans *Son copain est un chien*, l'emploi du nom *chien* semble moins typique. Le prototype correspond au *niveau de base* (Lakoff 1987, p. 32, 46). Ce dernier est le niveau de précision sémantique le plus accessible et le plus favorisé par le langage quotidien, autour duquel l'information est organisée (Turner 1988, p. 7). Ce niveau est à la fois conceptuel et linguistique. En parlant par exemple de la présence d'un chien dans le jardin, le choix au niveau de base serait justement *Il y a un chien dans le jardin*. Le niveau inférieur, plus spécifique, serait par exemple *Il y a un fox-terrier dans le jardin*, et le niveau supérieur, moins spécifique, *Il y a un animal dans le jardin* (Lakoff 1987, p. 46).

La critique de Rastier (2001a, p. 152-153) de la notion de prototype porte sur le fait qu'il n'est qu'une autre manière de dire « sens propre », et que le sens propre n'est autre qu'un souhait d'établir un sens naturel ou originel, créant une ontologie du monde, tout en fournissant une objectivité à cette ontologie. Il est vrai que selon Lakoff & Johnson (1980), la catégorisation est centrale dans la construction du sens<sup>[17]</sup>. Le prototype doit être compris dans cette perspective : emploi typique d'un mot correspond à catégorisation typique. Tout autre emploi l'éloigne de la catégorie typique, pour éventuellement l'inscrire dans un emploi qualifié de figuré ou de métaphorique. On y reconnaît la « catégorisation induite » de Kleiber (1994). Par contre, Lakoff & Johnson (1980) maintiennent qu'ils ne s'intéressent pas à l'objectivisme, mais à la description de la cognition humaine en termes de *embodiment*, c'est-à-dire au fondement dans l'expérience corporelle de la cognition humaine<sup>[18]</sup>. La linguistique cognitive a largement repris ces idées.

Ainsi, la sémantique interprétative n'admet pas un sens propre ou universelle ; or, les domaines socialement normés de la linguistique interprétative démontrent que les connaissances encyclopédiques ne sont pas toujours séparables du sens linguistique.

À notre avis, la langue est un produit de l'évolution de la cognition humaine, qui semble justement avoir cette particularité de ne pas voir le monde objectivement, mais selon le sens qu'elle se construit. La cognition humaine se construit des catégories, qui par la suite peuvent être étendues pour inclure des sens métaphoriques.

Enfin, ces deux notions, sèmes et prototype, sont considérées comme incompatibles par la plupart des chercheurs dans les deux camps. Or, le sème et la sémantique interprétative sont incontournables dans la sémantique française moderne et leur omission de la discussion aurait été, à notre avis, une erreur. Le prototype étant cependant également une notion centrale dans la sémantique cognitive, son omission aurait été également une erreur. Soulignons que notre choix de les inclure tous les deux est motivé par une volonté de les comparer et, ce faisant, notre intérêt est moins de les rendre compatibles, que de les rendre utilisables dans notre analyse.

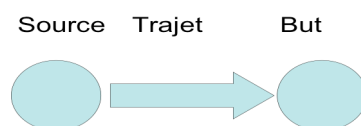
Selon nous, ces deux notions sont complémentaires : le sème et la sémantique interprétative sont, selon nous, efficaces dans une analyse très détaillée, alors que le prototype et la sémantique cognitive – surtout sous la forme de la théorie de l'intégration conceptuelle – sont favorables à une analyse d'exemples plus longs, mettant en jeu plusieurs domaines. Aussi nous permettrons-nous d'emprunter des outils aux deux théories, outils que nous considérons tous aussi valables les uns que les autres.

### 3.2 Domaines, cadres et schémas images

Au sein de la sémantique cognitive, il est courant de parler de *domaines* et de *cadres*. Un domaine représente une étendue structurée de connaissances générales et encyclopédiques, sur le fond desquelles le sens d'un mot est défini (Langacker 1987, p. 147). Le mot est prototypique ou non, en fonction de son emploi dans le domaine. On note que, par rapport à la notion de domaine de la sémantique interprétative, il y a une ressemblance dans le fait que les connaissances du domaine doivent être partagées par la communauté linguistique. La sémantique interprétative considère le domaine comme lié à l'expérience du groupe (Rastier 1989, p. 55) ; il est socialement normé. Par exemple, //politique// ou //sport//[19] constituent des domaines dans la société occidentale. Dans la sémantique cognitive, le domaine est employé comme un outil destiné à sectionner notre expérience du monde et permet aussi d'expliquer les métaphores quotidiennes, en tant que projections entre domaines (Grady 1997, p. 175 et suiv.). Le *cadre* est plus spécifique : il est défini comme une construction mentale de connaissances schématiques (Fauconnier & Turner 2002, p. 40). Si le domaine est SPORT[20], le cadre peut être JOUER AU FOOT. Une lexie est typiquement associée à un cadre. Une lexie qui est employée en dehors de son cadre prototypique, en dehors de son usage typique ou conventionnel et introduite dans un autre cadre, peut devenir une métaphore ou une expression plus ou moins figurée. Par exemple, l'expression « prenons l'addition » est liée à un cadre précis, avec un contenu spécifique, par exemple le restaurant, la carte, le serveur, le dîner et l'addition. Si nous employons cet énoncé dans un contexte de repas amical, il y a une déviance par rapport à ce cadre et nous allons l'interpréter comme une plaisanterie, un sarcasme ou peut-être une insulte, selon la situation. La collision des cadres correspond à l'« incompatibilité sémantique » de Villard (1984, p. 35) et à la « catégorisation induite » de Kleiber (1994, p. 36).

Les schémas images, à leur tour, sont des structures très squelettiques et abstraites, qui aident à structurer les domaines et les cadres (Svanlund 2001, p. 49). Ils ont été mis en place à travers l'interaction de l'homme avec le monde qui l'entoure, notamment en ce qui concerne les relations spatiales entre objets (Lakoff & Johnson 1999, p. 30). Par exemple, une grande partie de nos actions implique un mouvement, allant d'un point de départ à un but. Cela a donné lieu à un schéma appelé SOURCE-TRAJET-BUT, abrégé en TRAJET (TRAJECTORY) (voir la figure 1 ci-dessous).

Figure 1. Le schéma TRAJET



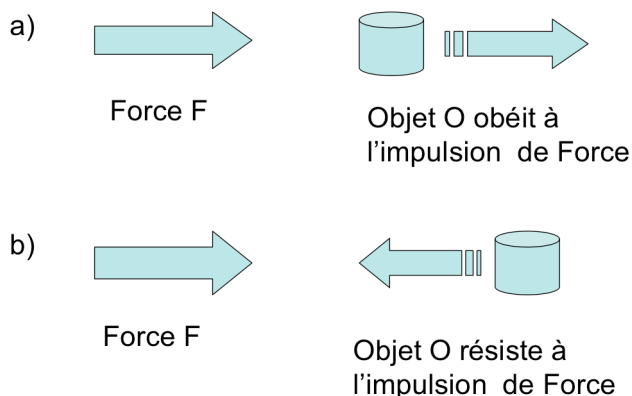
Ce schéma particulier est souvent représenté par une flèche, allant de gauche à droite, avec le point de départ, le trajet ou le chemin, et le point final. Les *schémas images* sont censés être liés aux cinq sens. La plupart d'entre eux seraient de nature kinesthésique (Gärdenfors 1999). Comme exemples de schémas images proposés dans la littérature, citons Grady

(1997, p. 180) et Lakoff & Johnson (1999, p. 35) : « conteneur », « trajectoire », « force », « blocage de force », « centre-périphérie », « partie-tout », « rempli-vide », « objet », « procès » (notre traduction des termes anglais). Les schémas sont des abstractions, déduites de nos expériences physiques. Chaque schéma fait partie de plusieurs cadres différents. Le schéma TRAJET est réalisé lexicalement par exemple par les verbes de mouvement, qui peuvent mettre l'accent sur, par exemple, la phase initiale[21] (*partir*), finale (*arriver*) ou médiale (*traverser*) : *Il part de la Gare Montparnasse – J'arrive à Paris – On peut traverser ici*. Lorsque, dans une métaphore, des traits du domaine source sont projetés sur le domaine cible, la structure topologique du schéma image est généralement gardée dans la projection (Sweetser 1990, p. 59-60 ; Lakoff 1993, p. 215).

### 3.2.1 La dynamique de force

Dans la linguistique cognitive, la notion de dynamique de force (*force dynamics*) désigne l'effet d'une force (F) sur un objet ou une entité, et le blocage éventuel de cette force. Extrapolée en un schéma image, on visualise souvent la dynamique de force comme l'appui d'une force (F) agissant sur un objet (O), et la soumission (fig. 2, a) ou la résistance (fig. 2, b) de l'objet, où les flèches représentent la force, et la direction de la force. L'objet est représenté par un cylindre. Soit, en a), l'objet obéit à l'impulsion de force. Soit, en b), l'objet résiste et bloque la force. Ce schéma est censé être un des plus fondamentaux de la cognition humaine (Kövecses 2000).

Figure 2. Le schéma image FORCE (d'après Saeed 1997, p. 311)

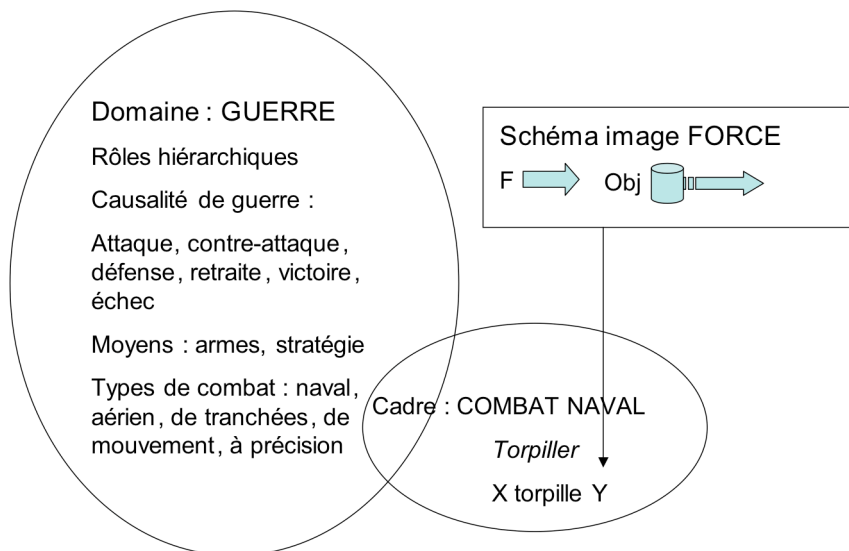


La distinction entre domaines, cadres et schémas est parfois vague ; nous essayerons toutefois de la préciser dans la figure 3 ci-dessous, à travers l'exemple (9), où *torpiller* et *stratégie* proviennent du domaine GUERRE. *Torpiller* suggère un cadre plus précis, à savoir COMBAT NAVAL. À travers le verbe *torpiller*, le schéma FORCE est impliqué, suggérant un antagoniste qui attaque un agoniste (en l'occurrence le phénomène abstrait *la stratégie*).

(9) Car, affirmeront les autorités sans jamais le prouver, cet appel avait en réalité, le sens « convenu » d'un ultime « feu vert » aux insurgés. L'insurrection, en tout cas, **torpille** la **stratégie** des députés, convertis à l'idée d'une autonomie par étapes, et résolus, pour l'obtenir, à mener une action légale. (*Le Monde*, 16/03/97, CULT)

La différence entre le domaine et le cadre est une question de degré de spécificité. Nous gardons le terme 'domaine' pour le niveau le plus général, par exemple le phénomène culturel et politique de la guerre, qui couvre une multitude de manifestations et d'événements. Le 'cadre' est plus spécifique, avec des actants et actions spécifiques, comme par exemple LE COMBAT NAVAL OU LE COMBAT AÉRIEN. Le schéma image est, comme nous venons de le dire ci-dessus, une structure plus fondamentale, sous-jacente, qui peut être présente dans plusieurs cadres (voir la figure 3 ci-dessous).

Figure 3. Relation entre domaines, cadres et schémas image, illustrée par l'exemple (9)



Le schéma est une abstraction des traits qui semblent récurrents et dont notre cognition fait usage afin de structurer un événement perçu. Le schéma FORCE, par exemple, est présent dans les expressions de modalité (Sweetser 1990) et d'émotions (Kövecses 2000). Aussi, dans la figure 3, avons-nous mis le schéma à l'extérieur du domaine, indiquant un degré d'abstraction différent, alors que le cadre y est inclus. La structure du cadre prend sa structure du schéma abstrait (représenté par la flèche verticale).

Au sein de la linguistique cognitive, les opinions sur la nature des domaines, des cadres et des schémas images diffèrent. Certains les considèrent comme innés et universaux (entre autres Lakoff 1987, p. 268). Gärdenfors (1999) soutient qu'il est probable que certains domaines fondamentaux sont innés, tandis que d'autres seraient acquis, et d'autres encore seraient culturellement conditionnés et acquis (voir aussi Lakoff 1993, p. 224-225).

Passons maintenant à la construction et au développement du sens dans la perspective de Fauconnier & Turner (2002), à savoir le procédé d'intégration conceptuelle.

### 3.3 L'intégration conceptuelle

La théorie de l'intégration conceptuelle, ou *blending theory*, cherche à expliquer la construction dynamique, ou « en ligne », du sens (Fauconnier & Turner 2002). Au lieu de se fonder sur les domaines, elle opère avec des *espaces mentaux* (Turner & Fauconnier 1995, p. 2). Premièrement élaborés par Fauconnier (1994, 1997), les espaces mentaux sont des constructions mentales temporaires et virtuelles, construites et manipulées pendant le



discours (Fauconnier & Turner 2002, p. 40). Dans ces représentations mentales des locuteurs, le sens se développe et change.

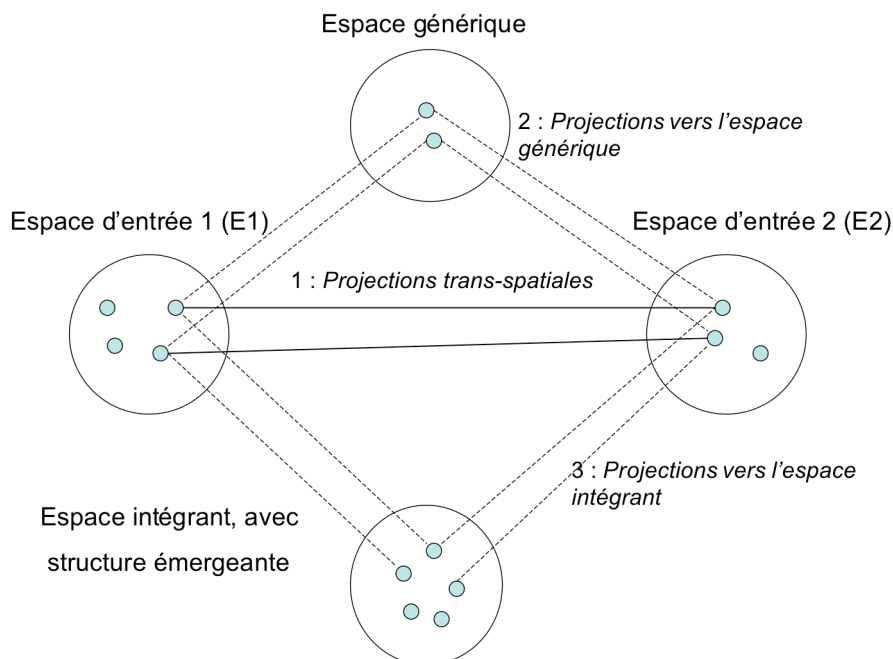
Ensuite, l'intégration conceptuelle de Fauconnier & Turner (2002, p. 40 et suiv.) reprend les idées des espaces mentaux et des projections sélectives et partielles, en les intégrant dans une théorie plus vaste qui traite de notre cognition générale, et les auteurs considèrent que l'intégration conceptuelle est impliquée non seulement dans les métaphores ou les constructions langagières inventives mais également dans le parler ordinaire, dans les rites, voire dans la science.

Si la théorie de la métaphore conceptuelle met l'accent sur la systémativité des métaphores et l'unidirectionnalité des projections entre domaines, l'intégration conceptuelle propose une analyse plus dynamique en incluant la création de sens « en ligne », et en abandonnant l'unidirectionnalité pour une double projection et des liens entre deux espaces d'entrée.

La théorie de la métaphore conceptuelle, on l'a vu, met en place deux domaines, source et cible, qui sont reliés par des projections unidirectionnelles de la source à la cible. L'intégration conceptuelle propose un schéma de base, reproduit dans la figure 4 ci-dessous, contenant quatre espaces mentaux. Le modèle ajoute ainsi deux espaces aux deux domaines source et cible proposés par la théorie de la métaphore conceptuelle[22].

Commençons par les deux espaces d'entrée, *E1* et *E2*. Dans la théorie de l'intégration conceptuelle, les deux espaces d'entrée contiennent des cadres, spécifiant des rôles, des relations et des actions spécifiques. Les éléments qui se correspondent l'un à l'autre sont des homologues (*counterparts*). Entre les homologues se réalisent des projections sélectives (*mappings*) trans-spatiales, liant rôles et relations dans les deux espaces (cf fig. 4, 1 *Projections trans-spatiales*). Suivant Fauconnier & Turner (2002, p. 46 et suiv.), les projections trans-spatiales entre homologues sont dénotées par des lignes pleines, tandis que les projections vers l'espace générique et l'espace intégrant sont dénotées par des lignes pointillées.

Figure 4. Schéma de base du réseau d'intégration conceptuelle



Situé en haut du schéma idéalisé se trouve l'espace générique. Celui-ci contient le squelette des structures partagées. À partir des deux espaces d'entrée, la structure qui est partagée est transmise vers l'espace générique (voir fig. 4, 2 *Projections vers l'espace générique*). Cet

espace générique présente une structure abstraite, très générale, qui contient tout ce que les espaces d'entrée ont en commun, et ce dont on a besoin pour comprendre l'intégration finale. La structure partagée correspond souvent à un schéma image. L'espace générique peut être comparé au *tertium comparationis*, c'est-à-dire une qualité qu'elles ont en commun, et qui est requise pour que la comparaison puisse se faire. La question de savoir si ces ressemblances sont préalables ou construites, appartient au domaine de la philosophie (mais voir aussi la discussion sous 2.1 sur la créativité des métaphores). Selon Gréa (2001, p. 130-131), l'espace générique est indispensable pour l'intégration conceptuelle, dans la mesure où il la contraint à inclure des traits partagés. Or, Lundmark (2005) ne l'inclut pas dans ses analyses, sous prétexte que les structures partagées se retrouvent de toute façon dans l'espace intégrant.

Les deux espaces d'entrée ( $E1$  et  $E2$ ) vont structurer ensemble un quatrième espace, qui sera celui où se réalise l'intégration conceptuelle (voir fig. 4, 3 *Projections vers l'espace intégrant*), appelé l'espace intégrant. Depuis les deux espaces d'entrée sont transmis des rôles et des relations dont certains et certaines sont partagés entre les deux espaces d'entrée, mais dont certains traits sont particuliers à chaque espace d'entrée. La combinaison des deux espaces d'entrée donne lieu à une structure nouvelle, particulière à l'intégration, qui est appelée structure émergente, et qui se retrouve dans l'espace intégrant.

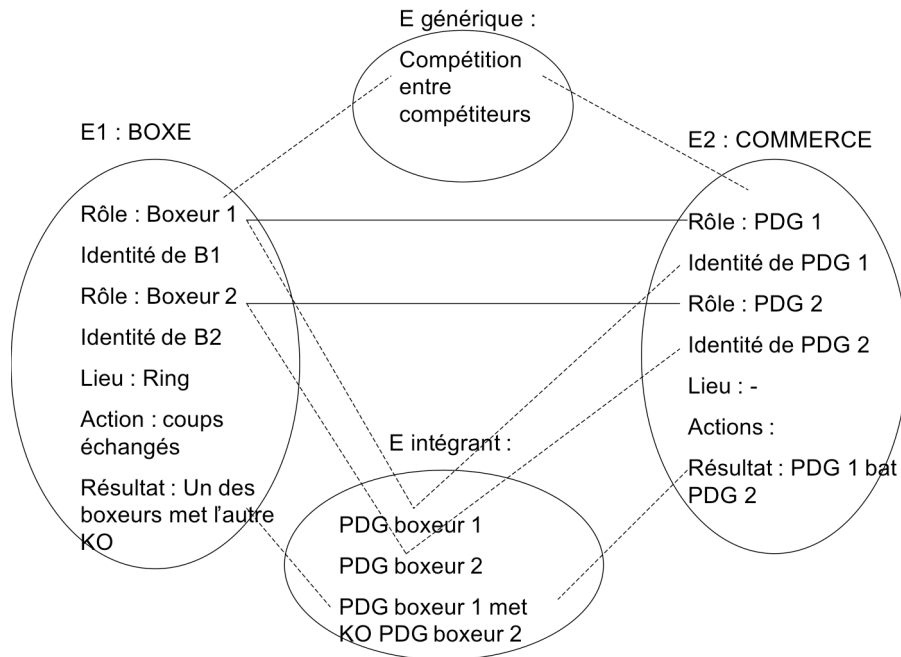
Prenons un exemple de Fauconnier & Turner (2002, p. 128) : le scénario de deux hommes dans le ring de boxe, en pleine lutte, fournit un cadre comprimé pour décrire la compétition professionnelle de deux PDG. Nous pouvons dire que le premier PDG donne un coup, alors que l'autre l'évite. Le deuxième se lance à la charge, mais le premier le met KO. Le cadre BOXE fournit les rôles des boxeurs, le lieu, l'action et un but. Nous y trouvons, premièrement, des relations trans-spatiales d'identité, permettant de lier le premier boxeur au premier PDG, le deuxième boxeur au deuxième PDG et un coup à un effort d'un des PDG pour continuer la compétition commerciale (voir figure 5).

Il y a des ressemblances entre les deux domaines en question : chaque côté veut gagner, on dispose de différents moyens pour gagner, on emploie des stratégies différentes. Ces ressemblances sont projetées à partir des deux espaces d'entrée sur l'espace générique. Dans notre exemple d'intégration des domaines BOXE et COMMERCE (voir figure 5), l'espace générique contient la compétition entre deux compétiteurs. Ces traits ont été induits à partir des deux espaces d'entrée.

Il y a évidemment des différences importantes entre les domaines d'entrée : le commerce est non-physique, ses combats se réalisent par la publicité, les ventes de marchandises, et le but est de gagner des clients. C'est pourquoi un des cadres est choisi comme le cadre organisateur, c'est-à-dire le cadre qui prête sa structure à l'intégration. Il contient la structure de force dynamique, l'intentionnalité, l'échelle humaine et des schémas comme CONTENEUR, OPPOSITION, TRAJET. Un cadre comme COMPÉTITION est trop abstrait pour être le cadre organisateur, tandis que le cadre BOXE spécifie les participants, le lieu et l'action (cf. Fauconnier & Turner 2002, p. 104).

Le cadre organisateur choisi est non seulement le plus élaboré, mais aussi un cadre à l'échelle humaine, c'est-à-dire le cadre qui exprime les choses à une échelle directement concevable ou appréciable. Chacun des deux espaces d'entrée ( $E1$  et  $E2$ ) participe à l'intégration qui suit : les PDG viennent du domaine COMMERCE, alors que les boxeurs, les actions, etc. sont du domaine BOXE. Le cadre organisateur vient du domaine BOXE. À travers le processus d'intégration conceptuelle se construit un espace mental avec une nouvelle structure, où les PDG sont les boxeurs en train de se mettre KO.

Figure 5. Les PDG boxeurs (d'après Fauconnier & Turner 2002, p. 128)



Ce quatrième espace donne lieu à un tout cohérent, qui par la suite peut être facilement manipulé. Il suffit de changer un rôle ou une relation dans un des deux espaces d'entrée, pour manipuler et développer l'intégration entière. Nous pouvons par exemple ajouter des détails, comme dans l'exemple de notre corpus :

(10) Pendant six mois, Jacques Chirac et Lionel Jospin se sont livrés à un **round** d'observation, que quelques **uppercuts** ont à peine troublé. Les voici **retirés** pour les fêtes dans **leurs coins respectifs, Élysée et Matignon, rives droite et gauche du ring parisien, en attendant que le gong du nouvel an les relance entre les cordes.** (*L'Express*, 25/12/97, POLI)

Dans cet exemple de notre corpus, on note les homologues entre acteurs, à savoir les rôles de boxeurs du cadre BOXE, qui correspondent aux personnages Chirac et Jospin. Le lieu, Paris, a son homologue dans le ring des boxeurs. La structure temporelle est également prise du cadre BOXE à travers les lexies *round*, *gong*, *retirés* et *relance*. Cette segmentation du match en rounds, signalés par le gong, s'impose dans le domaine POLITIQUE, qui hérite d'une structure émergente d'un sens d'attente. Comparons aussi avec les fonctions des métaphores dans le texte, discutées sous 2.4. En analogie avec la description de Lundmark (2005, p. 18), le cadre BOXE est ici élaboré et contient des détails sur le lieu, comme *leurs coins respectifs, entre les cordes*. Cette élaboration renforce les liens avec le domaine source, et augmente le contenu imagé de la métaphore.

La théorie de l'intégration conceptuelle se prête, comme l'indique Gréa (2001, p. 284), à l'explication des métaphores à travers les réseaux d'intégration, surtout à l'analyse des métaphores non-conventionnelles. Les métaphores proviennent des intégrations unilatérales

ou bilatérales (Fauconnier & Turner 2002, p. 154), c'est-à-dire que le cadre provient respectivement de l'un ou des deux espaces d'entrée. Les intégrations créent un espace mental où des structures entières peuvent être manipulées comme des unités. Par exemple, les métaphores de guerre employées en politique fournissent un espace manipulable, cohérent, avec des leaders et des troupes, des actions contre l'opposition. Les métaphores conventionnelles sont typiquement des intégrations métaphoriques unilatérales (*op. cit.*, p. 127). Il s'agit d'une intégration conceptuelle qui a été conventionnalisée, établie, comme *creuser sa propre tombe*. Une fois l'intégration établie, nous pouvons la manipuler en bloc, comme une unité. Aussi n'avons-nous pas besoin, à chaque fois, de réinterpréter l'intégration : elle fonctionne désormais comme un tout. Prenons comme exemple les domaines POLITIQUE et GUERRE. Le discours politique est rempli de métaphores conventionnalisées du domaine GUERRE, par exemple : *mobiliser les troupes, attaquer l'opposition*, etc. Le cadre GUERRE fournit les expressions, qui sont devenues conventionnelles ; c'est pourquoi ces expressions sont si faciles à utiliser. Gréa (2001) soutient qu'il est douteux que l'on puisse parler d'un processus d'intégration dans ces cas où l'intégration entière est rappelée et utilisée. Svanlund (2001, p. 31 et suiv.) est d'avis qu'une double activation est possible dans ces expressions, à savoir que le domaine source est toujours activé mais faiblement. Selon Fauconnier & Turner (2002) le procès de l'intégration conceptuelle est le même, que la métaphore soit vive ou conventionnelle.

Gréa (2001, p. 169 et suiv.) fait un effort pour combiner l'intégration conceptuelle et la sémantique interprétative. Selon lui, la création d'un thème, la thématisation, dans un texte, correspond au choix des traits du domaine qui seront mis en avant dans l'intégration. Rappelons que le thème est créé par la récurrence des isotopies génériques répétées au moins une fois dans un texte. Ainsi, dans les deux exemples proposés par Gréa, les deux domaines NAVIGATION et MARIAGE sont intégrés. Dans le premier exemple, le domaine NAVIGATION donne des rôles comme capitaine, passagers, etc. L'intégration construit le mariage comme un navire embarquant pour un voyage. Dans l'autre exemple, l'aspect du domaine NAVIGATION mis en avant est celui d'un naufrage, lexicalisé par l'énoncé *Les femmes et les enfants d'abord*. Dans le mariage raté, les femmes et les enfants doivent être sauvés les premiers. À partir des mêmes domaines, deux intégrations très différentes sont construites grâce à deux thématisations différentes. En d'autres termes, ce qui est repris des espaces d'entrée a des conséquences sur l'intégration finale. Le processus intégratif reste néanmoins le même.

### 3.4 Bilan : la construction du sens

Dans cette partie, deux approches sémantiques ont été discutées, dont chacune a des avantages et des inconvénients : la sémantique interprétative (SI) et l'intégration conceptuelle (IC). La SI considère que les unités de sens minimales ne sont pas fixes, mais susceptibles de changer selon le contexte. Elle n'admet pas un sens de base ou un sens prototypique. Par contre, l'IC (Fauconnier & Turner 1998, 2002) admet un sens prototypique de la lexie, et il s'ensuit que la création du sens en contexte est une fonction de la manipulation du prototype, notamment son intégration dans un espace nouveau.

Les deux approches, la sémantique interprétative et l'intégration conceptuelle, ont ceci en commun d'être assez abstraites, et difficilement transformées en une méthode. Aussi bien une analyse en sèmes qu'une analyse en termes de prototype permet de prendre en compte le contexte linguistique et son influence sur le sens. La différence réside dans l'explication, et, ultérieurement, dans la visée de l'explication. L'analyse en sèmes permettrait de dire que la virtualisation et l'afférence de certains sèmes sont respectivement responsables du sens, mais elle ne cherche pas à lier le sens à une signification primaire, principale, propre, ou littérale ; elle ne s'intéresse à expliquer ni l'ontologie du monde, ni la cognition humaine. En revanche, l'analyse en prototypes maintiendrait que le sens d'une lexie dépend de son insertion dans un cadre typique, ou dans un cadre non typique. La signification prototypique serait principale ou propre. Le prototype aurait donc un statut ontologique, il serait primaire et

plus naturel. Il s'ensuivrait, de cette potentialité d'attribuer la primauté à une signification, qu'il serait possible de suivre le procès de la construction du sens dans la cognition humaine et de construire une ontologie des sens et de la directionnalité dans le développement des sens secondaires.

L'avantage, à notre avis, de la sémantique interprétative est qu'elle tient compte du fait que le sens est construit, sans le lier avec le monde et son existence. En revanche, la cognition humaine (la façon de penser et de raisonner sur le monde et l'existence) nous semble être fondamentale pour l'emploi de la langue. Ajoutons cependant qu'au sein de la sémantique interprétative aussi, il est possible de prendre en compte la pratique sociale, et son rapport avec l'emploi de la langue.

## Notes

---

1 Voir par exemple Kittay (1987, p. 16) pour une définition.

2 Cf. Duvignau 2003, p. 870.

3 Pour la sémantique interprétative, le sème est le signifié du morphème.

4 Un sème afférent est un sème qui apparaît uniquement dans un contexte spécifique, souvent socialement normé, à la différence d'un sème inhérent qui relève du système fonctionnel de la langue (cf. Rastier 1987, p. 44, 46).

5 La notation de la linguistique cognitive veut que les petites majuscules dénotent les correspondances conceptuelles qui constituent la projection métaphorique, aussi bien que les domaines qu'elles sont censées mettre en œuvre (Lakoff 1993, p. 209). Nous suivrons ce procédé.

6 Ainsi Boers & Demescheleer (1997) suggèrent que l'emploi des métaphores de guerre pour décrire une situation financière difficile peut encourager les employés d'une entreprise à accepter des mesures impopulaires – puisque c'est la guerre et que tout le monde sait qu'il faut accepter des sacrifices en temps de guerre.

7 « *a set of correspondences between elements in the two domains, where the source is a more concrete concept and the target a more abstract one* » (Lundmark 2005, p. 12)

8 « [...] *one lexical item with a family of related senses.* » (Lakoff 1987, p. 416)

9 Nous empruntons la définition de « lexie » de Rastier (2001a, p. 300) : Une lexie est « un groupement stable de morphèmes, constituant une unité fonctionnelle ». Selon Rastier (2001a, p. 154), beaucoup de lexies sont des mots.

10 Le choix de ce terme même semble refléter une perception des métaphores comme des expressions imagées, et peut-être une perception de notre cognition comme une capacité de penser en images. Depuis au moins les années 60, la psychologie a étudié la représentation imagée et son importance dans la plupart des activités cognitives (Denis 1975, p. 13).

11 Soulignons que Le Guern (1973, p. 66-67) oppose le « langage de la claire logique » à la langue métaphorique.

12 Halliday, Michael A K. 1978. *Language as Social Semiotic : The Social Interpretation of Language and Meaning*. London : Edward Arnold.

Halliday, Michael A K. 1994. 2<sup>ème</sup> édition. *An Introduction to Functional Grammar*. London : Edward Arnold.

13 Lakoff, George & Turner, Mark. 1989. *More Than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*. New York : Mouton de Gruyter.

14 « [*Structural metaphors*] allow us [...] to use one highly structured and clearly delineated concept to structure another » (Lakoff & Johnson 1980, p. 61).

15 « *So erhält die Metapher eine ideologische Funktion, dient dazu, den Leser zu manipulieren, seine Meinungsbildung in eine bestimmte Richtung zu drängen.* » (Schmitt 1988, p. 122)

16 Cf. Brandt & Brandt (2005) qui constatent que le sens d'une métaphore réside dans son intention dans une situation particulière, dans l'énonciation.

17 Mais voir aussi Fauconnier & Turner 2002, p. 142 : « [...] *language does not represent meaning directly ; instead, it systematically prompts the construction of meaning* ».

18 Gibbs (1994) a montré dans des expériences psycholinguistiques que cette conceptualisation « corporelle » est une réalité, et non pas uniquement une théorisation.

---

19 Rastier (1987, 1989) indique les classes sémantiques de même que des domaines et des dimensions par deux barres : //politique//. Les sèmes aussi bien que les isotopies sont marqués par une seule barre : /intensité/.

20 La notation de la linguistique cognitive marque les domaines et cadres par des petites majuscules : GUERRE, SPORT, et aussi, comme nous l'avons vu, les métaphores dites conceptuelles : LOVE IS A JOURNEY.

21 Les verbes de mouvement des langues germaniques ont la propriété d'exprimer la manière aussi bien que le mouvement, mais pas la direction (Borillo 1998). Cette lexicalisation de manière n'est pas spécialement relatée au schéma TRAJET.

22 Pour une discussion approfondie sur les différences entre la théorie de la métaphore conceptuelle et l'intégration conceptuelle, voir aussi Gréa 2001, Svanlund 2001 et Koller 2003.

## Références bibliographiques

- ALBERTAZZI, Liliana. 2000. « Which Semantics ? ». In Albertazzi, Liliana (éd.), *Meaning and Cognition. A Multidisciplinary Approach*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 1-25.
- ALLESSON, Charlotte. 2004. Ms. « Les verbes de conflit et se. Étude du pronom se dans le cadre de verbes de conflit ». Département de français et d'italien. Université de Stockholm.
- ARISTOTE. *La Poétique*, chap. XXI. In Ludwig, Pascal (éd.). 1997. *Le langage*. Paris : Flammarion Corpus.
- BALZAC, Honoré de. (1847) 1990. *La Cousine Bette* Paris : Jean-Claude Lattès.
- BAYLON, Christian & MIGNOT, Xavier. 2000. *Initiation à la sémantique du langage*. Paris : Nathan.
- BLACK, Max. 1993. « More About Metaphor ». In Ortony, Andrew (éd.), *Metaphor and Thought*. 2ème édition. Cambridge : Cambridge University Press, p. 19-42.
- BOERS, Frank & DEMECHELEER, Murielle. 1997. « A Few Metaphorical Models in (Western) Economic Discourse ». In Liebet, Wolf-Andreas, Redeker, Gisela & Waugh, Linda (éds), *Discourse and Perspective in Cognitive Linguistics*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 115-129.
- BORILLO, Andrée. 1998. *L'Espace et son expression en français*. Paris : Ophrys.
- BRANDT, Per-Aage & BRANDT, Line. 2005. « Making Sense of a Blend. A Cognitive-Semiotic Approach to Metaphor ». Working Paper 132-05, Centre for Cultural Research, Université d'Aarhus. Consulté le 09/09/09 sur : [http://www.hum.au.dk/ckultur/f/pages/publications/lb/blend\\_metaphor.html](http://www.hum.au.dk/ckultur/f/pages/publications/lb/blend_metaphor.html)
- CHARAUDEAU, Patrick. 2005. *Le discours politique : Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
- CHARAUDEAU, Patrick & MAINGUENEAU, Dominique. 2002. *Dictionnaire d'analyse de discours*. Paris : Seuil.
- CHAROLLES, Michel. 1997. « L'encadrement du discours : univers, champs, domaines et espaces ». *Cahiers de Recherche Linguistique* 6, Université de Nancy-2, p. 1-73.
- CLAUSEWITZ, Carl von. (1832) 1991. *Om kriget*. Stockholm : Bonniers.
- DAHL, Östen & FRAURUD, Kari. 1996. « Animacy in Grammar and Discourse ». In Fretheim, Thorstein & Gundel, Jeanette K (éds), *Reference and Referent Accessibility*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 47-64.
- DENIS, Michel. 1975. *Représentation imagée et activité de mémorisation*. Monographies françaises de psychologie. Paris : CNRS.
- DÉTRIE, Catherine. 2001. *Du sens dans le processus métaphorique*. Paris : H. Champion.
- DILKS, Charlotte. 2005. *Les métaphores de guerre dans la prose journalistique dans une perspective cognitive. Étude des verbes de guerre et de conflit*. Mémoire de phil. lic. Département de français et d'italien. Université de Stockholm.
- DOWTY, David. 1991. « Thematic Proto-Roles and Argument Selection ». *Language* 67.3, p. 547-619.
- DUMARSAIS, César Chesneau. 1730. *Des tropes ou des différents sens*. Françoise Douay-Soublin (éd.) 1988. Paris : Critiques Flammarion.
- DUVIGNAU, Karine. 2002. *La métaphore, berceau et enfant de la langue. La métaphore verbale comme approximation sémantique par analogie dans les textes scientifiques et les productions enfantines (2-4ans)*. Thèse de doctorat. Université de Toulouse-2.
- DUVIGNAU, Karine. 2003. « Métaphore verbale et approximation ». Duvignau, Karine, Gasquet, Olivier, Gaume, Bruno (éds), *Regards croisés sur l'analogie. Revue d'Intelligence Artificielle*, vol. 17, n°5-6, p. 869-885.
- DUVIGNAU, Karine. 2005. « Pour un apprentissage-enseignement du lexique verbal calqué sur l'acquisition : revisite et apport des « métaphores / erreurs » des enfants de 2- 4 ans ». In Grossmann, Francis, Paveau, Marie-Anne, Petit, Gérard (éds), *Didactique du lexique : langue, cognition, discours*. Grenoble : ELLUG, p. 37-49.

- EKBERG, Lena. 1993. « Verbet *ta* i grammatikaliserad och metaforisk användning ». *Språk och stil* 3, p. 105-139.
- ENGWALL, Gunnel & BARTNING, Inge. 1989. « Le COSTO – description d'un corpus journalistique ». *Moderna språk* 83, p. 343-348.
- ERICSON, Lars. 2004. « Historiska visioner om det Nya Kriget ». In Artéus, Gunnar & Brehmer, Berndt (éds), *Tio essäer om det nya kriget (Dix essais sur la guerre nouvelle)*. Stockholm : Swedish National Defence College (Försvarshögskolan).
- FAUCONNIER, Gilles. 1994. *Mental Spaces*. (1ère édition : 1984. *Espaces mentaux*. Paris : Minuit.) Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER, Gilles. 1997. *Mappings in Thought and Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER, Gilles & TURNER, Mark. 1998. *Conceptual Integration Networks*. *Cognitive Science* 22-2, p. 133-187. Consulté le 09/09/09 sur : <http://markturner.org/cin.web/cin.html>
- FAUCONNIER, Gilles & TURNER, Mark. 2002. *The Way We Think. Conceptual Blending and The Mind's Hidden Complexities*. New York : Basic books.
- FAUCONNIER, Gilles & TURNER, Mark. 2003. « Polysemy and Conceptual Blending ». In Nerlich, Birgitte, Herman, Vimala, Todd, Zazie & Clarke, David (éds), *Polysemy: Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language*. Berlin & New York: Mouton de Gruyter, p. 79-94.
- FILLMORE, Charles J. 1968. « The Case for Case ». In Bach, Emmon & Harms, Robert T (éds), *Universals in Linguistic Theory*. New York : Holt, Rinehart & Winston, p. 1-88.
- FRANÇOIS, Jacques. 2003. *La prédication verbale et les cadres prédictifs*. Louvain/ Paris : Peeters.
- FRAPPIER-MAZUR, Lucienne. 1976. *L'Expression métaphorique dans la Comédie Humaine*. Paris : Klincksieck.
- GIBBS, Raymond W. Jr. 1994. *The Poetics of Mind: Figurative Thought, Language, and Understanding*. New York : Cambridge University Press.
- GIVÓN, Talmy. 1984. *Syntax: A Functional-Typological Introduction*. Vol. 1. Amsterdam : John Benjamins.
- GRADY, Joe. 1997. *Foundations of Meaning. Primary Metaphors and Primary Scenes*. Thèse de doctorat. University of California, Berkeley.
- GRÉA, Philippe. 2001. *La théorie de l'intégration conceptuelle appliquée à la métaphore et la métaphore filée*. Thèse de doctorat. Université de Paris X-Nanterre.
- GREISALMER, Laurent (éd.) 2004. *Le style du Monde*. Paris : Le Monde.
- GÄRDENFORS, Peter. 1999. « Some Tenets of Cognitive Semantics ». In Allwood, Jens & Gärdenfors, Peter (éds), *Cognitive semantics. Meaning and cognition*. Amsterdam : John Benjamins, p. 19-36.
- HENNET, Heidi & GIL, Alberto. 1992. « Kreative und konventionelle Metaphern in der spanischen Wirtschaftssprache der Tagespresse. » *Lebende Sprachen* 1/92, p. 30-32.
- KERZAZI-LASRI, Rafika. 2003. *La métaphore dans le commentaire politique*. Paris : L'Harmattan.
- KITTAY, Eve F. 1987. *Metaphor. Its Cognitive Force and Linguistic Structure*. Oxford : Clarendon.
- KLEIBER, Georges. 1990. *Sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Paris : PUF.
- KLEIBER, Georges. 1994. « Métaphore : le problème de la déviance ». *Langue française* 101, p. 35-56.
- KLEIBER, Georges. 1999. « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux ». In Charbonnel, Nanine & Kleiber, Georges (éds), *La métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris : PUF, p. 83-134.
- KOLLER, Veronica. 2003a. *Metaphor Clusters in Business Media Discourse: A Social Cognition Approach*. Thèse de doctorat. Département d'anglais. Université de Vienne. Consulté le 09/09/09 sur : [http://www.wu.ac.at/inst/english/koller\\_diss.pdf](http://www.wu.ac.at/inst/english/koller_diss.pdf)
- KOLLER, Veronica. 2003b. « Metaphor Clusters, Metaphor Chains: Analyzing the Multifunctionality of Metaphor in Text ». *metaphorik.de* 05/2003, p. 115-134. Consulté le 09/09/09 sur : <http://metaphorik.de/05/koller.pdf>
- KÖVECSES, Zoltan. 2000. « Force and Emotion ». In Albertazzi, Liliana (éd.), *Meaning and Cognition. A Multidisciplinary Approach*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 145-168.
- LANGACKER, Ronald W. 1987. *Foundations of cognitive grammar*. Vol. 1 : Theoretical prerequisites. Stanford : Stanford university press.
- LAKOFF, George. 1987. *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : Chicago University Press.
- LAKOFF, George. 1991. *Metaphor in Politics. An Open Letter to the Internet*. Consulté le 09/09/09 sur : <http://philosophy.uoregon.edu./metaphor/lakoff-l.htm>

- LAKOFF, George. 1993. « The Contemporary Theory of Metaphor ». In Ortony, Andrew (éd.), *Metaphor and Thought*. 2ème édition. Cambridge : Cambridge University Press, p. 202-251.
- LAKOFF, George & JOHNSON, Mark. 1980. *Metaphors We Live by*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF, George & JOHNSON, Mark. 1999. *Philosophy in the Flesh*. New York : Basic Books.
- LE GUERN, Michel. 1973. *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris : Larousse.
- LE GUERN, Michel. 1981. « Métaphore et argumentation ». In Ducrot, Oswald (éd.), *L'Argumentation*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, p. 65-74.
- LUNDMARK, Carita. 2005. *Metaphor and Creativity in British Magazine Advertising*. Thèse de doctorat. Department of Languages and Culture. Luleå University of Technology.
- MALMBORG, Gunilla von. 2004. *La spécificité de la métaphore journalistique : les métaphores de quelques champs génériques dans Le Monde et L'Express*. *Cahiers de la recherche* 25. Thèse de doctorat. Département de français et d'italien. Université de Stockholm.
- MÉRIMÉE, Prosper. 1999. *Colomba*. Paris : Gallimard.
- MOURIQUAND, Jacques. 1997. *L'Écriture journalistique*. Paris : PUF. Collection *Que sais-je ?*
- PAPPAS, Christos. 2003. *Metaforen i det politiska språket. En studie av socialdemokraternas och de konservativ-liberalas retorik i Grekland och Sverige vid millennieskiftet*. Thèse de doctorat. Département de langues classiques. Université de Stockholm.
- PENNACCHIONI, Irène. 1986. *De la guerre conjugale*. Paris : Mazarine.
- PRANDI, Michele. 2001. « Métonymie et métaphore : Parcours partagés dans l'espace de la communication ». *Semen* 2, p. 71-82.
- RASTIER, François. 1987. *La sémantique interprétative*. Deuxième édition. Paris : PUF.
- RASTIER, François. 1989. *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- RASTIER, François. 2001a. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF. Collection *Formes sémiotiques*.
- RASTIER, François. 2001b. « L'Indécidable hypallage ». *Langue française* 129, p. 111-127.
- RASTIER, François. 2005. *Discours et texte*. *Texto !*, juin 2005. Consulté le 14/09/09 sur : [http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Rastier\\_Discours.html](http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Rastier_Discours.html)
- RASTIER, François. 2006. *De la signification lexicale au sens textuel : éléments pour une approche unifiée*. *Texto !*, mars 2006. Consulté le 14/09/09 sur : [http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Signification-lexicale.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Signification-lexicale.html)
- REDDY, Michael. 1993. « The Conduit Metaphor ». In Ortony, Andrew (éd.), *Metaphor and Thought*. 2ème édition. Cambridge : Cambridge University Press, p. 164-201.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, & RIOUL, Robert. 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses universitaires de France.
- RIFFATERRE, Michel. 1972. *Essais de stylistique structurale*. Paris : Flammarion.
- SAEED, John I. 1997. *Semantics*. Oxford/Massachusetts : Blackwell.
- SCHMITT, Christian. 1988. « Gemeinsprache und Fachsprache im heutigen Französisch. Formen und Funktionen des Metaphorik in wirtschaftsfachsprachlichen Texten ». In Kalverkämpfer, Hartwig (éd.), *Fachsprachen in der Romania*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, p. 113-129.
- SMITH, M.L.R. 2003. « War and Only War ». In Ångström, Jan & Duvesteyn, Isabelle (éds), *The Nature of Modern War : Clausewitz and His Critics Revisited*. Stockholm : Swedish National Defence College (Försvarshögskolan), p. 23-46.
- STEEN, Gerhard J. 1994. *Understanding Metaphor in Literature. An Empirical Approach*. London/New York : Longman.
- SULLET-NYLANDER, Françoise. 1998. *Le titre de presse. Analyses syntaxique, pragmatique et rhétorique*. *Cahiers de la recherche* 8. Thèse de doctorat. Département de français et d'italien. Université de Stockholm.
- SVANLUND, Jan. 2001. *Metaforen som konvention. Graden av bildlighet i svenskans vikt- och tyngdmetaforer*. *Stockholm studies in Scandinavian philology*. Thèse de doctorat. Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- SWEETSER, Eve. 1990. *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TALMY, Leonard. 1988. « Force Dynamics ». *Cognitive Science* 12, p. 49-100.
- TAMINE, Joëlle. 1978. *Description syntaxique du sens figuré : la métaphore*. Thèse de doctorat d'état. Université de Paris 7.
- TESNIÈRE, Lucien. 1958. *Éléments de syntaxe structurale*. 2<sup>ème</sup> édition. Paris : Klincksieck.
- Le Trésor de la Langue Française Informatisée. Disponible sur : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- TULLGREN, Maria Hylén & EDMAR, Ingrid. 1991. *Redogörelse för arbetet med projektet Fransk tidningskorpus*. *COSTO Rapport 2*. Département de français et d'italien. Université de Stockholm.
- TURNER, Mark. 1988. « Categories and Analogies ». In Helman, David H. (éd.), *Analogical Reasoning*. Dordrecht/Boston/London : Kluwer Academic Publishers, p. 3-24.



- 
- TURNER, Mark & FAUCONNIER, Gilles. 1995. « Conceptual Integration and Formal Expression ». *Metaphor and Symbolic Activity* 10.3. Consulté le 14/09/09 sur : <http://www.uoregon.edu/~uophil/metaphor/turner.htm>
- VILLARD, Masako. 1984. *Les universaux métaphoriques. Étude contrastive de la métaphore en japonais et en français*. Publications Universitaires Européennes, vol. 34. Berne/Frankfurt s. Main/New York : Peter Lang.